

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cause de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en sera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'est une production de l'Amérique qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versait pas en Asie, bientôt l'Amérique serait dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent lui ferait tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourraient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde dans l'ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines, comme par degrés elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement serait même déjà arrivé, si elle n'avait trouvé un débouché d'environ trois milliards en Asie par la route du Cap de Bonne-Espérance, ou par celle des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés

par leurs préjugés ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, et à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, et aux autres peuples, qui sans cela n'auraient pu continuer à vendre ni leurs productions ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

On a assez généralement refusé aux Indiens cet élan de vertu qui pousse impérieusement l'âme aux actions héroïques; mais leur probité fut célèbre dans les siècles les plus reculés. Les peuples anciens qui trafiquaient avec eux se louèrent toujours de leur bonne foi. Aussi ne leur vit-on jamais prendre des mesures contre des violences ou des perfidies que rien ne les autorisait à soupçonner. S'ils s'étaient permis d'élever des comptoirs fortifiés, ils auraient craint d'éloigner d'eux et les artistes et les cultivateurs. Ils auraient craint de donner des soupçons aux souverains qui les admettaient franchement dans leurs rades. Ils auraient craint que des défiances réciproques ne provoquassent des hostilités. Ils auraient craint que les dépenses inséparables de la guerre n'absorbassent les bénéfices du commerce. Ils auraient craint de se voir chassés d'une région avec laquelle il leur convenait d'entretenir des liaisons suivies. Ces considérations les décidèrent à faire paisiblement leurs échanges, et l'événement prouva la sagesse de ce système.

xxv.
L'Europe a-t-elle besoin de grands établissements dans les Indes pour y faire le commerce?

L'Europe était encore barbare lorsque les progrès de la navigation lui ouvrirent le chemin des Indes à travers un océan immense. Les Portugais, qui les premiers entrèrent dans cette carrière, portèrent en Asie le mauvais esprit qui était général dans la partie du globe dont on les avait vus sortir : réduisant tous les droits à celui de la force, ils voulurent avoir pour rien ce qui jusqu'alors avait été vendu ; et cette avidité les rendit conquérans. Plusieurs îles importantes subirent leur joug, et leur domination s'étendit assez loin dans le continent.

Le désir et l'espoir de partager les richesses qui des mers d'Asie coulaient dans le Tage échauffèrent avec le temps les autres nations européennes. Mais, ne se portant pas en masse, comme les Portugais, dans ces régions lointaines, elles en livrèrent exclusivement le commerce à d'assez faibles associations. L'acquisition d'un vaste territoire n'entra pas d'abord dans le plan de ces corps marchands. La médiocrité de leurs moyens leur interdisait absolument une telle ambition. Eussent-ils pu la concevoir, elle n'aurait pas tardé à être étouffée. A cette époque les Mogols, qui avaient encore un peu de l'énergie que leurs pères avaient portée de la Tartarie, refluaient du nord au midi de l'Indostan ; et ces hommes féroces n'auraient pas été aussi aisés à vaincre que ces lâches peuplades qui se prosternèrent devant les premiers navigateurs. De petites loges entourées d'une haie épineuse,

et formées de l'aveu des princes du pays, suffirent dans l'origine à ces négocians étrangers : les marchandises y arrivaient de toutes parts. Il parut plus utile à beaucoup d'ouvriers d'habiter les marchés mêmes, et ils y transportèrent leurs ateliers. Pour leur procurer la sûreté qu'ils cherchaient, on entourra leurs nouvelles demeures de quelques ouvrages qui, avec le temps, devinrent les meilleures fortifications de ces contrées. Cependant le territoire restait toujours également borné, et ne passait guère nulle part la portée du canon, lorsque Nadir-Chah vint renverser un trône qu'un gouvernement vicieux dans toutes ses parties avait déjà si fort ébranlé.

L'anarchie où à cette époque tomba l'Indostan entier fit penser aux agens des compagnies privilégiées que le commerce ne pouvait plus s'y faire sans la protection d'un état de guerre ; que les bénéfices qu'il serait possible de faire sur les marchandises seraient nécessairement insuffisans pour cette dépense ; et que l'acquisition de grandes possessions territoriales était la seule ressource qui restât dans la situation fâcheuse où l'on se trouvait. Avec le consentement, ou même sans le consentement de leurs commettans, ils mirent en campagne le peu de soldats qu'on leur avait envoyés pour leur défense ; et des armées innombrables furent battues ou dispersées par un ou deux bataillons européens. Ces étranges événemens obtiendront la foi de ceux qui remonte-

ront aux causes de la lâcheté des Indiens, dont la première est le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation qui en se polissant ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; et il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers rassemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, et que des révolutions plus ou moins rapides ramènent partout un peu plus tôt, un peu plus tard, le règne de la liberté. On ne connaît guère que l'Indostan où les habitans, ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie: on n'y connaît point de loi qui la protège contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit: l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite; et toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive: les terres et leurs productions appartiennent au souverain; et c'est beaucoup pour le laboureur s'il

peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui et pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie: tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses: pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, et l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son âme, et ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage?

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire met un obstacle invincible aux révolutions grandes et hardies, si ordinaires dans les régions du nord. Le corps et l'esprit, également affaiblis, n'ont que les vices et les vertus de l'esclavage. A la seconde, au plus tard à la troisième génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales pourraient vaincre les influences physiques; mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie au citoyen généreux qui

mourrait pour la défense ou la gloire de la patrie. En conseillant, en ordonnant même quelquefois le suicide par l'appât séduisant des délices futures, elles ont sévèrement défendu l'effusion du sang.

C'était une suite nécessaire du système de la métempsycose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle et universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire : Peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre renferme l'âme de mon père ; peut-être l'ennemi que je vais percer fut autrefois le chef de ma race ? Ainsi aux Indes la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme et du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs ; mais le désir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société ; mais les législateurs de l'Inde paraissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est pour eux qu'une débauche

honteuse et destructive consacrée par la religion, par les lois, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit gentils, soit mahométans, est digne de pareilles mœurs.

D'abord les gens de guerre sont trop multipliés. Ils l'étaient beaucoup dans le temps même que l'autorité mogole était tout entière. Ce n'était qu'avec des forces redoutables qu'on pouvait tenir asservies au despotisme tant de contrées qui en supportaient le joug très-impatiemment. Mais depuis que l'empire est tombé en pièces ; depuis que ses délégués ont résolu d'être indépendans, le nombre des soldats surpasse tout ce qu'on peut dire. Il n'est point de raja, il n'est point de nabab, il n'est point de gouverneur de place ou de province qui n'en ait autant ou plus qu'il n'en peut entretenir. Menacés sans cesse par le chef de l'état, sans cesse menacés par leurs voisins, ils ne voient pour eux de sûreté que dans cet appui. Lorsque leurs revenus ne suffisent pas à une dépense si exorbitante, ils se jettent sur les terres limitrophes pour y lever des contributions. D'après ces principes, les armées de l'Indostan se sont élevées de nos jours à quinze ou seize cent mille hommes.

Mais comment s'y prend-on pour former, pour recruter ces corps monstrueux ? Le pays est rempli d'aventuriers qui ont sous leurs drapeaux cent, deux cents, cinq cents, et jusqu'à six ou sept mille brigands comme eux. Quelques-uns n'ont

que des cavaliers ; d'autres n'ont que des fantassins ; plusieurs réunissent la cavalerie à l'infanterie ; il s'en trouve même qui ont quelque artillerie de campagne. Ces bandits, auxquels tous les intérêts sont également indifférens, offrent leurs services à qui veut ou peut les payer. C'est la solde seule qui met tous les bras en activité ; c'est la solde seule qui dispose de leurs affections. On les voit souvent changer de camp ou de parti, et combattre le même prince dont, pour nous servir de leur expression, *ils avaient long-temps mangé le sel*. Indépendamment de ces corps, plus ou moins considérables, il se fait des enrôlemens particuliers qui sont réunis en escadrons ou en bataillons, mais très-rarement avec intelligence.

Que l'infanterie reçoive ses armes des chefs de bande, ou qu'elle les reçoive du souverain, elle est toujours assez mal armée. Les troupes d'élite ont à la vérité des fusils et des baïonnettes que fournissent les ateliers du pays, ou qui leur viennent de notre Europe, mais les autres combattent avec des mousquets à mèche, sagement abandonnés par toutes les nations éclairées. Un grand nombre, principalement dans les montagnes, se servent d'un cercle de fer de dix pouces, extérieurement bien aiguisé, qu'on fait vivement tourner autour de l'index de la main droite, et qui, lancé avec force et avec adresse, va porter à cinquante pas la mort ou des blessures dangereuses. Ces variétés sont encore plus grandes dans

la cavalerie, qui de temps immémorial se fournit son équipement. Au sabre, qui est l'arme de tous, chaque cavalier ajoute, selon son caprice, ou le fusil et la baïonnette, ou des pistolets, ou des lances, ou l'arc et les flèches.

La composition du tout ajoute à l'irrégularité des parties. Il n'y a de l'ensemble dans aucune armée indienne. Comme la diversité, comme l'ordre des grades y sont inconnus, ses membres n'ont aucun rapport entre eux. Indépendans les uns des autres, les commandans des corps ne sont subordonnés qu'au seul général. Ce chef suprême est ainsi réduit à concerter ses moindres projets avec une foule de lieutenans. Les lenteurs inséparables de tant de communications, la publicité des résolutions qui en est la suite ; ces raisons font échouer très-ordinairement les entreprises les mieux concertées.

Ces vices ne sont pas corrigés par la manière dont les troupes sont payées. La solde de quelques-unes passe par les mains de leurs capitaines ; d'autres la reçoivent immédiatement du fisc. Elle n'est pas uniforme. On a égard dans le traitement à la force, à l'ancienneté, à la réputation du soldat et du cavalier, qui est toujours plus généreusement, plus honorablement récompensé que le fantassin. Dans une région où les souverains ne se défient guère moins de ceux qui les défendent que de ceux qui les attaquent, c'est une politique assez ordinaire de remplir ses enga-

gemens le plus tard et le plus imparfaitement qu'il est possible. Aussi se passe-t-il rarement une campagne sans que l'armée ne se révolte pour archer ce qui lui reste dû, ou par des chefs particuliers, ou par le prince même. Son usage est de s'emparer d'abord du canon et des munitions. Elle entoure ensuite la tente du général, et lui signifie qu'il ne mangera, ni ne boira, ni ne fumera que tous les arrérages ne soient comptés. Le tumulte ne s'apaise que lorsqu'une partie de la dette a été acquittée, et qu'il a été donné des sûretés pour le reste. Jamais la cavalerie n'est complice de ces mouvemens. Elle craindrait qu'on ne fit piller ses chevaux, qui sont toute sa fortune. Le parti qu'elle prend est de refuser absolument tout service, et cette résolution lui procure les mêmes avantages qu'elle pourrait obtenir par des écarts plus violens. Si les finances se trouvent insuffisantes pour remplir l'obligation entière, on livre une province voisine, quelquefois même une province de l'état à toute la barbarie, à toute l'avidité de ces gens de guerre.

Les subsistances de l'armée sont encore plus mal réglées que tout le reste. Indépendamment des troupes, il faut pourtant nourrir les valets, les enfans, les femmes des soldats. Il faut nourrir le cortège immense des officiers et des généraux. Il faut nourrir le souverain, qui, trop occupé de l'étalage de sa magnificence, traîne à sa suite son sérail, ses éléphans, sa cour, la plupart

des habitans de sa capitale. Il faut nourrir cette foule de marchands et de vagabonds que l'espoir du gain ou du pillage attire de tous côtés, mais en plus grand nombre dans les camps indiens ou marattes que dans les camps mahométans. Cependant le gouvernement ne forme jamais aucun magasin. Chaque individu doit se pourvoir de vivres. On le prive même des ressources qu'il pourrait trouver sur le théâtre de la guerre, parce que la politique de cette région ordonne que le pays ennemi soit dévasté, qu'il soit réduit en cendres.

L'art militaire doit être inconnu aux peuples qui ont de pareils usages; aussi sont-ils la plupart sans tentes. Aussi ne savent-ils point prendre des positions offensives ou défensives; aussi ignorent-ils la science des marches et des contremarches; aussi ne combattent-ils pas sur des files régulières, et fondent-ils sur l'ennemi sans garder de rang.

Les mouvemens des armées se font sans règle. Chaque soldat va selon son caprice, et se contente de suivre en gros le corps auquel il est attaché. S'il a des parens ou des affaires dans le camp ennemi, il y passe sans inquiétude, et rejoint les siens sans trouver d'opposition. Cette licence n'est jamais punie. Il faut une grande indulgence dans un pays où les derniers subalternes ne sont retenus sous leurs drapeaux par aucune loi, et où ils peuvent se retirer quand bon leur semble,

pourvu qu'ils n'aient point de dettes et qu'ils n'emportent rien de ce qui appartient au prince qu'ils ont servi.

Les oiseaux de proie règlent les opérations. Les trouve-t-on pesans, engourdis, c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille. Sont-ils furieux et emportés, on marche au combat, quelque raison qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, celle des jours heureux ou malheureux, décident du sort des projets les mieux concertés.

Les troupes mangent le soir une grande quantité de riz, et prennent après leur souper des drogues qui les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, on ne voit point autour du camp de garde destinée à prévenir les surprises; et rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeraient le plus de célérité.

Ceux qui ont l'ambition de se distinguer s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer leur sang et de porter l'âme aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagère, ils ressemblent bien plus par leur habillement et par leur fureur impuissante à des femmes fanatiques qu'à des hommes déterminés.

L'infanterie, jusqu'ici si méprisée, commence à être quelque chose. On a et l'on doit avoir meilleure opinion de la cavalerie. Elle charge assez bien à l'arme blanche, mais ne soutient que rare-

ment le feu du canon et de la mousqueterie. La crainte de perdre ses chevaux, qui sont toute sa ressource, lui interdira vraisemblablement longtemps ce dernier genre de courage.

Le prince qui commande à ces troupes méprisables monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois et le général et l'étendard de l'armée entière, qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite, est-il tué, la machine se détruit; tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Telle était il y a vingt ou trente ans la manière dont la guerre se faisait généralement aux Indes. Tout y a changé depuis que les Européens, associant à leurs jalousies mutuelles les naturels du pays, les ont formés à la tactique, à la discipline, aux armes. Cette faute politique à ouvert les yeux aux souverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a saisis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ses mouvemens; et leur infanterie, jusqu'alors si méprisée, a pris la consistance de nos bataillons. Une artillerie nombreuse et bien servie a défendu leurs camps, a protégé leurs attaques. Leurs armées, mieux composées et plus régulièrement payées, ont été en état de tenir plus long-temps la campagne.

Cependant cette révolution dans les idées n'a fermé aucune des plaies qu'en 1739 Nadir-Chah fit à l'empire mogol. Ce conquérant féroce s'empara des provinces qui étaient à sa bienséance.